



Myriam  
Leroy  
Ariane

PRIX  
MEILLEUR  
ROMAN  
POINTS  
SÉLECTION

« C'était ma  
meilleure amie  
à la vie...  
à la mort. »

Née en 1982 et installée à Bruxelles, Myriam Leroy est une journaliste indépendante qui collabore avec de nombreux médias belges. Auteur de récits et d'une pièce de théâtre, *Ariane* est son premier roman.

DU MÊME AUTEUR

Les bobos : la révolution sans effort

*La renaissance du livre, 2012*

Myriam Leroy n'aime pas !

*La renaissance du livre, 2013*

Myriam Leroy

ARIANE

R O M A N

*Don Quichotte éditions*

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 978-2-7578-7843-9  
(ISBN 978-2-35949-675-8, 1<sup>re</sup> publication)

© Don Quichotte éditions, une marque des éditions du Seuil, 2018

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Elle leva tout doucement un petit coin du mouchoir, serra un peu l'abeille entre ses doigts à travers le mouchoir, pour l'empêcher de s'envoler, et tira de sa poche son petit couteau. "Je vais lui couper la tête, se dit-elle, pour la punir de toutes les piqûres qu'elle a faites." En effet, Sophie posa l'abeille par terre en la tenant toujours à travers le mouchoir, et d'un coup de couteau elle lui coupa la tête ; puis, comme elle trouva que c'était très amusant, elle continua de la couper en morceaux. »

La comtesse de Ségur,  
*Les Malheurs de Sophie*, 1858

I

Quand j'ai eu douze ans, mes parents m'ont inscrite dans une école de riches. J'y suis restée deux années. C'est là que j'ai rencontré Ariane.

Il ne me reste rien d'elle, ou presque. Trois lettres froissées, aucune image. Elle est morte juste avant l'émergence des réseaux sociaux. Aucun résultat ne s'affiche lorsqu'on tape son nom sur Google.

Ariane a vécu vingt ans et elle n'apparaît nulle part. Ma mémoire se purge peu à peu de tous les souvenirs qui la concernent. Quand j'ai voulu en parler, l'autre jour, rien ne m'est venu.

J'avais souhaité sa mort et je l'avais accueillie avec soulagement. Elle ne m'avait pas bouleversée, pas torturée, elle ne revient pas me hanter. C'est fini. C'est tout.

Je faisais souvent ce rêve étrange et ragaillardissant : mes parents m'annonçaient que j'avais été adoptée. Et soudain, tout prenait sens : l'abîme entre leur tête et la mienne, le décalage entre l'incubateur malgracieux qui m'avait vue grandir et ma belle âme raffinée, nos empoignades dantesques...

Dans cette thèse, tout se tenait.

Malheureusement, elle était infirmée par les principaux intéressés qui prétendaient que je ressemblais au paternel si on regardait bien. Voilà qui achevait de me démoraliser tant je trouvais mon père affreux avec son nez plein de couperose et son menton fuyant.

Je souhaitais que la note discordante que je jouais dans la symphonie familiale soit sanctifiée par un certificat, un label, une estampille qui dirait que je n'étais pas née de la chair de ces deux êtres ternes et ennuyeux.

Ma légende personnelle avait en outre besoin d'être rempaillée par un vrai drame, une tragédie qui pourrait être revendiquée publiquement, susciter le respect, la compassion voire l'admiration de mes semblables. Je jalousais mes camarades de classe orphelins ou battus que je voyais nimbés d'une grâce mystérieuse, auréolés d'une douleur que personne ne s'aviserait de contester.

Seulement moi, j'étais tristement banale. Enfant délavée, sans la plus minuscule catastrophe à valoriser.

J'ai été élevée dans une ascèse qui aurait pu être qualifiée de luthérienne si mes parents n'avaient été de fervents catholiques. Par conviction pour mon père, qui allait s'engager pour le séminaire au moment où il rencontra ma mère, et par obligation pour cette dernière, que la religion avait à vrai dire toujours emmerdée mais dont elle ne questionnait pas le bien-fondé des prescrits. Elle était catholique parce que c'était ce qu'on était à son époque, dans un milieu qui ne tolérait aucune excentricité. Là-bas, mettre une veste en cuir témoignait déjà d'un douteux processus de marginalisation : ma mère portait des cols Claudine.

Mes parents s'enorgueillissaient de ne pas avoir été soixante-huitards, de n'avoir jamais pris part à une quelconque manifestation, rejoint d'élan contestataire ou défendu la moindre cause. Il fallait que leur vie inflige le moins possible d'externalités négatives à celle des autres (en particulier les tenants des règlements). La police avait toujours raison, les professeurs aussi, de même que le gouvernement. Il fallait être normal, conforme, semblable, se calquer sur ce qui avait toujours été. Le concept de libre arbitre était

étranger à mes parents, de l'ordre de la fiction voire de la science-fiction, leur existence semblant avoir été paramétrée depuis le début par un programmeur informatique à lunettes. Ils suivaient scrupuleusement le menu inscrit sur la disquette.

À la fin des années soixante-dix, ils se marièrent, achetèrent une maison, se mirent en ménage, eurent des enfants, et se prirent ensuite à espérer que ceux-ci deviennent aussi conventionnels qu'eux, car enfin les conventions n'existaient pas pour rien.

Ma mère était une grande femme sèche comme une merluche, noueuse comme un saule, née fâchée, comme en attestait la ride profonde entre ses sourcils. Mon père, de son côté, rasait les murs tel un moine capucin et ne parlait pour ainsi dire jamais, sauf pour donner l'heure à ma mère qui persistait à ne pas porter de montre pour entretenir sa dépendance à son époux.

À la maison, nous vivions à moitié dans le noir car c'était ainsi que l'intimait notre culture domestique, tenant d'une certaine esthétique de la prostration et parce que l'électricité coûtait cher.

Ma sœur et moi ne manquions de rien, sauf du superflu. Tout ce qui était de l'ordre du plaisir était considéré par mes parents avec un dédain teinté d'écœurement : les friandises et les loisirs étaient sinon prohibés du moins rationnés, tandis

que les besoins primaires devaient se satisfaire sans goinfrerie. Même nos mictions étaient soumises à un contingentement raisonnable : inutile de pleurnicher en promenade pour vidanger notre vessie derrière un buisson, non, c'était non. Qu'est-ce que c'était ces simagrées que de devoir tout le temps faire pipi, étais-je malade des reins ? Non bien sûr, alors j'allais attendre et apprendre, parce que la vie c'était ça, prendre sur soi.

Nous ne partions jamais en vacances, hormis dans la mesure de mes grands-parents paternels située dans les Cantons de l'Est, une maison sans électricité ni salle de bains, croulant sous les bondieuseries, dans un patelin qui puait le crottin et que nous avions en horreur.

Nous n'allions jamais au restaurant (une habitude de nouveaux riches, affirmait papa).

Nous ne recevions pas de cadeau à Noël (le père Noël, c'était pour les Français, prétendait maman). Nous menions une vie d'un autre temps, celui des privations.

Nous n'étions pas pauvres, non. Mais nous ne dépensions rien.

Mon père était expert-comptable et ma mère, après une formation en sténodactylo dont elle n'avait jamais valorisé le diplôme, s'occupait de nous. Ils avaient volontairement opté l'un et l'autre

pour une carrière sans la moindre opportunité d'évolution, la sécurité prévalant sur l'ambition.

Le mot « retraite » était évoqué à la maison comme un heureux horizon. À un âge où vingt francs belges représentaient cent grammes de bonbons, ma sœur et moi étions fréquemment rappelées à notre devoir : économiser pour notre future allocation.

Étrangement, mes parents se prenaient pour des bourgeois. Ma mère surtout. Elle aimait ce mot qui sonnait pour moi comme un juron. Elle le faisait rouler en bouche, jouissait de chaque nuance de ses deux syllabes et de son « r » gras en charnière. Elle répétait souvent avec une gourmandise satisfaite : « Nous sommes des bourgeois. »

Ça me faisait le même effet que si elle avait dit : « Nous sommes des nazis. » Je ne comprenais pas où se nichait la qualité de la bourgeoisie. Les livres que je lisais expliquaient que les pauvres étaient des gens bien et les riches des salauds, et en plus nous n'étions même pas riches, alors pourquoi jouer à faire semblant que nous étions des connards : tout cela était à mon sens une parfaite aberration.

Des origines portugaises de maman, nous ne savions rien. Elle répugnait à parler sa langue maternelle, qu'elle prétendait avoir perdue. Son père avait été fleuriste, mais elle préférait le décrire

comme « indépendant » (elle détestait qu'on le dise « commerçant » et, de manière générale, elle détestait les commerçants). Papa, lui, était fils de postier et avait conservé de ses souvenirs d'enfance une certaine affection pour le vélo. Il se cachait pour écouter le Tour de France à la radio parce que ma mère trouvait cette passion trop prolo. Elle l'avait inscrit au golf mais, myope, il n'était jamais parvenu qu'à se rendre ridicule. Maman, qui se sentait amputée d'un prestige dont le membre fantôme la grattait, pensait qu'à force de déguisements, d'imitations et d'opportunisme relationnel, elle donnerait à notre nom de famille le lustre qui aurait dû lui revenir.

À force, avec les années, je m'étais mise à croire à cette histoire, que nous étions des nantis, qu'on nous devait déférence et respect. Sauf que cette idée ne résistait pas à l'épreuve des faits : en bonne société, personne ne faisait attention à nous et, quand ils y étaient obligés, les gens s'adressaient à mes parents comme à des subalternes, leur parlant petit nègre. Il fallait néanmoins aimer les élites, s'y identifier, et ne pas prendre ombrage quand elles nous rabaissaient. Il fallait s'accrocher.

Récemment, je me suis retrouvée à table chez un vicomte et une vicomtesse qui, je ne sais pour

quel motif, tenaient à faire ma connaissance. Mes hôtes se la jouaient *gentlemen farmers* et portaient des pantalons et des vestes à poches. Subodorant à tort qu'il y avait un standing à respecter, je m'étais pour ma part habillée chic, ce qu'ils n'avaient pas manqué de souligner avec une pointe de raillerie. Ils avaient fait dresser le couvert – « sans chichis » – dans la petite salle à manger, parce que la grande, disaient-ils, était trop fastueuse, trop guindée pour un déjeuner sur le pouce.

À table, je me suis aperçue de mon inculture en matière de protocole, de savoir-vivre, de *nadine-de-rothschilderies*. Je ne savais pas avec quel couteau beurrer mon pain, quel verre tendre pour le rouge ou le blanc, comment servir mes voisins de table. J'ai regardé comment ils faisaient et j'ai laborieusement calqué mes gestes sur les leurs. À un moment donné, j'ai mis mes coudes sur la table, puis je me suis rappelé que ça ne se faisait pas. Je les ai ramenés près du corps avant de noter que les autres convives avaient, eux, leurs coudes sur la table.

J'ai dit « bon appétit » et personne ne m'a répondu. J'avais loupé l'épisode durant lequel la formule avait été prohibée. J'ai dû la googler pour apprendre qu'elle était grossière. J'ai bu trop de

vin. Le repas était délicieux, le couple charmant. Mais je n'ai pu m'empêcher de les haïr.

Haïr les riches, qu'ils soient ou non gentils, haïr davantage les gentils, les riches philanthropes, ceux qui donnent aux pauvres, qui leur ouvrent leurs bras et leur porte. Ceux qui aiment l'exotisme de la vraie vie, qui trouvent un charme fou aux masses populaires, qui se délectent de l'idiome des jeunes des quartiers, ceux qui vont chercher leurs épices sur des marchés, près de gares qui sentent l'urine. Ceux-là qui ne sont même pas foutus de rester entre eux, discrètement repliés sur leurs réseaux de semblables, à dissimuler au regard de la roture les codes et coutumes ancestraux qui excluent d'emblée les gens qui ne sont pas nés dedans. Ceux qui croient te faire un cadeau en t'accueillant alors que, ce qu'ils te lèguent, c'est la rage sourde qui découle de l'instantané constat que quoi que tu fasses dans la vie – y compris gagner au Loto – non seulement tu ne seras jamais aussi riche qu'eux, mais surtout tu ne seras jamais *comme eux*. Et ce, alors que tu détesterais être comme eux. Mais tu détestes encore plus ne pas avoir le choix d'être qui tu veux. Tu appartiendras toujours à une autre race, gauche, empruntée, constamment à la lisière du burlesque.

Ils pourront bien sûr t'aimer avec ta maladresse, et même t'aimer pour ça, parce qu'elle les émeut

et les divertit comme une Vénus hottentote plantée au milieu du salon.

Mais si cette inaptitude te fait honte, mal, que t'aimerais bien mais que tu ne peux point, et que tu essaies de la masquer, alors leur sympathie pour ta bouffonnerie te donnera envie de leur crever les yeux avec l'argenterie des aïeux.

J'ai fréquenté la famille d'Ariane pendant deux ans. Elle ne m'a rien appris, ou alors je n'ai rien retenu.

En 1994, nous vivions en Brabant wallon, une province au sud de Bruxelles située dans l'angle mort de l'analyse sociale et de la production littéraire : elle n'avait jamais inspiré qui que ce soit.

C'était pour moi une prison à ciel ouvert, érotiquement morte, présentant un paysage qui sous-stimulait l'imagination, face auquel on ne pouvait que rêver petit.

Dans mon souvenir, il n'y avait là-bas – si ce n'est la butte du Lion de Waterloo qui attirait nostalgiques de Napoléon et autres détraqués de la virilité – pas le moindre folklore, pas la plus petite once de culture propre ni de culture tout court, pas d'Histoire ni d'histoires.

Le Brabant wallon avait la réputation d'être un ghetto de riches, parce qu'y était enclavée

la commune aux maisons les plus chères de Belgique : Lasne.

Il s'agissait d'une bourgade admirablement bien peignée où chacun possédait sa piscine 12 × 4 au bout d'un terrain vallonné, dont l'intérêt résidait cependant moins dans la topographie que dans la certitude d'être entre soi. Entre notaires, médecins et femmes au foyer. Ces dernières ne demeuraient en réalité que très peu confinées dans l'espace domestique, plus occupées à parfaire leurs brushings cendrés et à lisser leurs capitons dans un centre dédié au palper-rouler qu'à mitonner un repas chaud pour leurs enfants.

Ma mère, elle, passait la journée entière derrière les fourneaux, en tablier, à confectionner des rôtis parfaitement insipides qui auraient fini par nous rendre anorexiques si nous n'avions découvert les possibilités de conversion d'argent de poche en nourriture industrielle.

Maman détestait la cuisine, et la cuisine le lui rendait bien. Elle pensait néanmoins qu'une bonne mère se devait de sacrifier sa jeunesse à ses casseroles, que c'était là son rôle et que ceux qui envoyaient leur marmaille à la cantine scolaire étaient des irresponsables. Mon père, qui n'avait jamais allumé un four de sa vie, se gardait bien de la contredire. Ils employaient souvent le qualificatif « démissionnaires » pour décrire les